

# Le chevalier Desroches à M. le duc de Praslin

Le 16 août 1769

---

Un document des archives de Quimper, médiathèque des Ursulines, référencé : Q. 12D, pp.1 - 7.

Le volume broché Q.12D appartient aux archives privées du chevalier Desroches du Dresnay, archives composées pour l'essentiel de copies de ses correspondances et mémoires relatifs à son administration des Mascareignes. Ce volume est intitulé : *Lettres particulières du Chevalier Desroches à M. le Duc de Praslin, Ministre de la Marine.*

---

Du 16 août 1769

Monsieur,<sup>1</sup>

Je crois que vous aurez lieu d'être content de moi, car je ne me suis pas écarté d'un pas des instructions que vous m'avez données dans nos conversations à Compiègne et à Praslin. Mon exactitude à les suivre m'a procuré des succès étonnants, malgré les obstacles que le défaut d'argent effectif me fait trouver à chaque pas.

Ces obstacles (je ne dois pas vous le dissimuler) s'ils durent encore, culbuteront la colonie ; si au-contre vous m'envoyez de l'argent, en peu d'années vous aurez créé la colonie la plus puissante de l'univers.

Je suis très content de M. Poivre : il est faible, mais il a de grandes parties et des connaissances très étendues. J'ai de la force pour tous deux, lorsque sa bonté excessive ne lui permet pas d'en avoir. J'ai obligé tout le monde de revenir à lui et de lui marquer toute la considération due à sa place. J'ai déclaré que je ne ferais rien pour ceux qui agiraient autrement. J'ai eu dans les commencements occasion d'agir en conséquence, et j'ai tenu parole.

J'ai par là rétabli la paix extérieure, et l'habitude enracinera ce sentiment dans les cœurs.

Je serais bien fâché d'avoir un autre intendant que lui, mais pour le bien de la chose, je voudrais qu'il fût intendant de fait. Ce n'est pas, Monseigneur, que j'aie besoin de cela pour conduire tout ; car j'ai pris sur tout la grande main, et on ne me l'ôtera pas si vous m'approuvez. Aussi c'est à moi que vous devez vous en prendre, si quelque chose va mal et si quelqu'un pêche. Je veux bien aussi que vous m'en rendiez responsable, si je n'ai pas détruit le mal dès la racine, en punissant, en renvoyant même en Europe, s'il est nécessaire. Mais on ne s'y frotera pas. Je ne connais pas d'autre façon de gouverner à 4500 lieues de l'autorité.

M. Poivre, intendant en pied, aurait une considération qui m'aiderait beaucoup, et je n'en gouvernerais pas moins absolument suivant vos vues.

Ma conduite est bien nette, et tout le monde le sent, je mange plus que je n'ai<sup>2</sup>, et je [me] mets entièrement à votre merci, si je ne me conduis pas bien.

M. de Steinauer est un galant homme, excellent dans la place où vous l'avez mis. Je lui témoigne tous les égards possibles et je crois qu'il m'aime sincèrement.

Je fais trembler le Conseil, et je ne leur ai cependant parlé qu'honnêtement, mais avec une fermeté et une dignité (permettez-moi le mot) qui les ont ramenés au devoir. Ils se conduisent divinement bien depuis deux mois ; mais je ne les crois pas foncés [*sic*] en jurisprudence, excepté le

---

<sup>1</sup> Cette lettre particulière commence par « Monsieur » mais par la suite elle s'adresse à « Monseigneur ».

<sup>2</sup> Probable lapsus, il faudrait lire « je ne mange » et comprendre « je ne dépense plus que je n'ai ».

procureur général *Deribes* qui est le plus dangereux homme de la colonie ; bien m'a pris de l'avoir pénétré dès le premier jour. Le petit *Laleu* que j'ai emmené sur *le Sphinx* sait beaucoup et a une netteté singulière dans l'esprit : c'est le meilleur de tous, mais il n'est qu'assesseur. Ce sont, Monseigneur, des hommes admirables que les colons de l'Isle de France : rien de plus aisé à mener par des principes d'honneur, avec de la bonté, de l'estime et de la fermeté.

Au fait, c'est vous qui conduisez tout ici, car je tire tout mon nerf de l'opinion où l'on est que vous m'honorez d'une confiance entière. Si vous trouvez que je la mérite, ayez la bonté de m'en donner l'assurance de temps en temps, par des lettres particulières mais ostensibles, et qui marquent en même temps votre estime pour la colonie. Avec ce ressort-là et l'argent effectif que je vous demande, sans augmenter dans le fait les fonds destinés pour nous, j'ose vous répondre de tout.

Les forges sont ici un objet plus important qu'on ne pense ; mais il faut que le Roi y ait une part. M. de Rostaing ne demanderait pas mieux que de se défaire de la sienne, et il ne faudrait pas déboursier d'argent pour cela ; il suffirait de lui donner en échange un morceau du domaine. J'en dis un mot à M. Beudet, et il saura mieux que moi donner une tournure à cette affaire que je développerai cependant une autre fois.

Le beau-frère de Poissonnier a beaucoup d'esprit, des connaissances et surtout de sagesse. Tout cela est couvert d'un manteau qui m'a bien longtemps empêché de m'en douter. Ils l'ont fait substituer du procureur général pour me faire la cour, sans le connaître, mais il s'en acquittera bien. J'aimerais encore mieux qu'il fût conseiller ; cela dépend de vous, j'en fais en vérité un cas singulier.

Je crains, Monseigneur, de vous ennuyer par d'aussi longs détails ; cependant à chaque fois, (si vous ne me le défendez pas) je vous en ferai des semblables, sans me répéter. Je finis par vous assurer que je n'ai rien à me reprocher dans le fond de mon âme, que je ne crois pas avoir fait un faux-pas, ni m'être livré un seul moment à l'humeur ni à l'ivresse : je fais boire, manger et danser ensemble des gens qui depuis deux ans ne se parlaient pas. Je travaille, tandis que l'on danse à mes dépens. Ni homme, ni femme, ni prêtre ne me gouverne ; je suis guidé par l'honneur, par l'amour de mon devoir, par ma reconnaissance envers vous ; j'ose dire par le plus tendre attachement et par le plus profond respect avec lequel je suis etc.

\* \* \*